

# Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Société historique et archéologique de Langres. Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres. 1872.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

# ESSAI

## SUR UN AQUEDUC DE CONSTRUCTION ROMAINE

### A LA MONTAGNE DU CHATELET

Près de FONTAINES-SUR-MARNE et de GOURZON,

---

La revue Champenoise a reproduit quelques notes de M. Pothier, ancien juge de paix d'Andelot et membre correspondant de la Société Historique et Archéologique de Langres, sur des fouilles faites dans l'emplacement d'un aqueduc Romain, dont les ruines existent près des communes de Fontaines-sur-Marne et de Gourzon, sur la montagne du Châtelet. La Société Historique et Archéologique de Langres, a aussi publié dans le Tome second de ses Mémoires, page 68 et suivantes, un remarquable travail du même M. Pothier, sur cet aqueduc; mais tout n'a pas été dit sur ce vieux témoin si mutilé des anciennes splendeurs de notre pays. Les fouilles ont été continuées malheureusement avec toute l'économie obligée par des ressources très modestes, nous en donnons le résultat ainsi que quelques détails nouveaux et inédits sur cet aqueduc et sur d'autres établissements ruinés qu'il reste encore à étudier.

Les archives de la paroisse de Fontaines-sur-Marne possèdent, grâce à la libéralité de M. Pothier, les procès verbaux, jour par jour des fouilles faites

en 1845 et années suivantes, nous essaierons d'en donner un résumé succinct, qui ne sera pas sans intérêt pour l'histoire du vieux monument.

## I.

Après les fouilles faites aux frais du département en 1845, et années suivantes, M. Pothier, chargé d'y présider, autant pour obtempérer aux exigences des propriétaires, que pour conserver intacts contre l'indiscrétion publique, pour ne rien dire de plus, ces restes si curieux d'antiquité, avait fait recombler toutes ces fouilles, en y rejetant les remblais, les sables, les pierres, qui avaient encombré ce souterrain depuis sa destruction par les barbares, sous Honorius, au commencement du 5<sup>e</sup> siècle, jusqu'à l'année 1845. Seulement certains orifices des vingt puisards des sources, qui composent la galerie principale du souterrain, sont recouverts de simples dalles que l'on peut retrouver, et relever, quand on voudra visiter l'intérieur : la profondeur moyenne jusqu'à fond de cuvette est de cinq à six mètres; et les puisards, non explorés jusqu'au fond, sont signalés par un piquet de bois de chêne, et sur le tout depuis 1850, la char-  
rue circulait avec indifférence. Depuis près de trente ans, le voyageur, ou l'amateur qui allait visiter la Haute-Borne, ne pouvait nullement soupçonner qu'une tête d'aqueduc s'enfonçait sous terre, à ses pieds, ou à côté de lui. En vain un témoin oculaire des fouilles de 1845, l'auteur de cet écrit, faisait la

description de ce souterrain, avec sa double série de puisards, avec sa cuvette taillée dans la roche vive à ciel ouvert sur un parcours de 60 mètres, le tout faisant partie d'un travail gigantesque, destiné à conduire à la ville voisine, au Châtelet, les eaux dont elle avait besoin, le voyageur ne voyait que le sol uni, ou, selon la saison, des champs couverts de récoltes, c'était tout. Les plus bienveillants ajoutaient une foi légère à mon témoignage ; mais la plupart, à l'exemple de saint Thomas, auraient mieux aimé voir de leurs yeux, et toucher de leurs mains : *beati qui non viderunt, et crediderunt* ... Alors le témoin oculaire de se dire à lui-même : « Pourquoi  
« donc laisser ce souvenir historique à tout jamais  
« enseveli sous la terre ? c'est un des beaux mor-  
« ceaux d'antiquités Romaines, possédés par notre  
« département de la Haute-Marne ; et il faut par-  
« courir plusieurs départements pour retrouver son  
« pareil. Ceux qui ont assisté aux fouilles de 1845,  
« disparaissent rapidement, et ceux qui viendront  
« après, n'auront peut-être ni la volonté, ni le pou-  
« voir de mettre en relief ce monument, objet si  
« légitime d'une juste curiosité. Ils chercheront plus  
« tôt des objets précieux dans les ruines du Châtelet,  
« et dédaigneront ici des fouilles ingrates, et infruc-  
« tueuses sous le rapport métallique. »

Préoccupé de ces pensées, j'avais essayé en 1875, par l'intermédiaire de M. Marcel Colas, de M. le docteur Mougeot, tous deux membres du conseil général, d'intéresser à la restauration de notre tête d'aqueduc, le conseil départemental. Dans sa session d'août 1875, ce conseil voulut bien classer cet aqueduc, ou nombre des monuments départementaux, mais par 13 voix contre 12, il repoussa le faible sub-

side que j'avais sollicité, sous le prétexte que ce serait ouvrir la porte à un trop grand nombre de demandes analogues.

Déjà M. Pothier (voir Aqueduc de construction romaine page 76<sup>e</sup>. note 2) avait aussi sollicité la restauration de ce remarquable travail antique, et le conseil général en 1850, et deux années de suite, avait voté dans ce but, la somme de 5,000 francs, vote qui n'a pu obtenir la sanction de l'autorité supérieure.

Déçu de ce côté, je résolus de mon initiative privée, et sur mes faibles ressources personnelles, d'entreprendre pour mon compte, non pas une restauration totale, mais au moins de mettre en relief, au profit des visiteurs, un petit tronçon de ce grand ouvrage. L'an dernier donc, je pus acquérir une petite parcelle d'environ deux ares du champ sous lequel s'enfonce la galerie : je fis fouiller le sol, et après quelques recherches, les ouvriers mirent à découvert, la cuvette de l'aqueduc, taillée dans la roche vive de deux mètres de profondeur, enfouie sous deux mètres de sol qui la recouvrait, et cela sur un parcours d'environ 15 mètres. Par le fait, j'étais devenu propriétaire de la clef de la galerie souterraine de l'aqueduc, et si notre projet s'effectue par la coopération d'une honorable personne, nous mettrons à jour toute la cuvette de l'aqueduc taillée dans la roche jusqu'au point niveau du Châtelot, c'est-à-dire, sur un parcours d'environ 60 mètres.

Seulement ma fouille, dont les taluts n'étaient point pratiqués selon les règles de l'art, fut ravagée, et comblée en partie pendant l'hiver 1876, par l'éboulement des terres. Dès lors, l'année suivante 1877, au mois de juillet, après l'enlèvement des récoltes,

je fus obligé de faire retirer les terres qui encombraient la cuvette, et ensuite de voûter tout ce travail, au moyen de traverses de chemin de fer hors d'usage, et maintenant il n'y a plus à craindre l'éboulement des terres, et le voyageur qui va visiter la Haute-Borne, pourra, chemin faisant, voir de ses yeux, ce petit tronçon d'aqueduc que l'on reconnaîtra par la présence d'une légère palissade, afin d'empêcher les accidents, protéger la descente et plus tard par la plantation de deux tilleuls, qui seront mis en temps utile.

## II.

Une pareille construction aussi bien dans sa partie souterraine, comme à l'extérieur sur un parcours de 1600 mètres, n'a pu être entreprise qu'au milieu d'énormes difficultés, à grands frais, avec de puissants moyens, pour une importante destination. Quel travail de géant, et qu'il était de nature à donner une haute idée de la puissance Romaine ! Il est vrai, l'argent ne manquait pas : c'étaient toutes les provinces soumises à l'empire, qui payaient le tribut à César : les bras, c'étaient les malheureux esclaves, et les prisonniers de guerre : c'étaient les légionnaires. Pour l'exécution, il s'agissait d'abord de faire dresser les plans de l'entreprise par d'habiles ingénieurs, ensuite de perforer ici en particulier, une roche excessivement dure, d'y creuser sur un parcours de plusieurs centaines de mètres, une série de

puisards de sources, avec plusieurs embranchements pareils ou convergents, dont on ignore encore l'étendue, et la direction : aussi en présence de ce travail, on peut citer les paroles d'un très bon appréciateur : « Si les aqueducs, dit-il, où les portions « d'aqueduc qui sont portés sur des arcades gigantesques, ont assuré aux Romains l'admiration des « peuples modernes, c'est surtout aux aqueducs « souterrains, que les écrivains anciens, qui savaient « ce qu'ils ont coûté de peines, semblent avoir « réservé leurs plus grands éloges. Ainsi Suétone, « dans le xx<sup>e</sup> chapitre de la vie de Drusus, et Tacite « dans le LVI<sup>e</sup> chapitre, du XII<sup>e</sup> livre de ses Annales, « les citent, comme des choses grandes et magnifiques; et Pline l'ancien dans le xv<sup>e</sup> chapitre de son « xxxvi<sup>e</sup> livre, déclare que les difficultés d'un tel « ouvrage, ne peuvent être connues que de ceux qui « les ont vus exécuter, et que le langage humain est « impuissant pour en donner une juste idée. L'auteur de l'article *Aqueducs* dans l'encyclopédie, en « parle avec un pareil enthousiasme, disant qu'aujourd'hui même, on n'oserait pas penser à acheter « si chèrement la commodité publique. Il cite comme « exemple, l'aqueduc de Tivoli, dont le canal est « taillé dans la roche vive, l'espace de plus d'un « mille sur cinq pieds de haut, et quatre de large. »

Si nous voyons les difficultés qu'il a fallu vaincre, pour enfoncer sous terre, et dans la roche, la tête de l'aqueduc dont nous nous occupons, nous ne pouvons que présumer celles qui se sont présentées pour la construction de l'aqueduc extérieur, sur un parcours de 1400 mètres avec 47 mètres d'élévation dans sa partie la plus basse au vallon de Ruetz; nous ignorons encore les constructions au point d'arrivée sur

la montagne, et le mode de distribution des eaux dans la ville, et chez les particuliers. Ici l'on objectera peut-être qu'il est impossible qu'une pareille construction eût été égalée au sol; que tous les matériaux de ses puissantes arcades, n'ont pu disparaître entièrement: cependant la campagne est uniforme, et la charrue passe presque partout! Qu'il me soit permis ici de répondre d'une manière succincte à cette objection? Combien de villes, et d'ouvrages anciens aussi considérables, des villes entières, Ségovie, Alise selon le témoignage de M. l'abbé Balland, qui a visité l'emplacement de ces villes sont ensevelies sous la terre, sans qu'on en puisse rien apercevoir à l'extérieur: ensuite il n'y a rien de têtue et de brutal, comme un fait; on voit, on touche de la main cet aqueduc, à son origine, à son point d'arrivée, où Grignon dans son bulletin des fouilles, nous déclare avoir rencontré une foule d'édifices publics, et particuliers, qui n'ont point là leur raison d'être, sans une énorme provision d'eau, sans un aqueduc pour les vivifier, et les pourvoir. Donc, en dépit, de cette objection plus spécieuse que solide, la partie intermédiaire de l'aqueduc existait: car j'aime à croire que cet aqueduc ne s'appuyait ni sur les nuages, ni sur les brouillards du vallon.

Il est évident qu'un tel travail, qu'un aqueduc ne saurait être construit que pour une population, une localité importante, soit au point de vue civil, soit au point de vue militaire; et s'il n'y eût eu là qu'un petit groupe d'habitants, si ce plateau n'eût pas offert par sa situation, une forte défense naturelle en faveur de la domination Romaine, on ne se serait pas donné la peine de construire un tel ouvrage à si grands frais: nous voyons en effet ces énormes

constructions dites *Aqueducs* se produire là où affluent la fortune publique et particulière, les routes, les soldats, les grandes agglomérations populaires. Ainsi pour ne parler que des plus connues, citons Rome, qui avait plus de six aqueducs; Lyon, Metz, Nîmes, Fréjus, Antibes, dont l'aqueduc, dans une partie de son parcours, était creusé à 80 pieds sous terre, etc. Notre Châtelet avait une superficie de 23 hectares, toute couverte d'habitations, à en juger par les ruines que l'on retrouve partout, et dont à peine quatre hectares ont été successivement fouillés par Grignon, et autres chercheurs : là s'étalaient des temples somptueux, des bains publics et particuliers, des basiliques chrétiennes, de nombreuses et vastes rues bordées de maisons : là s'exerçaient tous les arts, et la place devait avoir la physionomie de nos villes les plus commerçantes. Là aboutissaient des routes, qui la mettait en communication avec Nasium, Reims, Châlons, Toul, Bar-le-Duc, Bar-sur-Aube, Bourbonne. En outre au point de vue de la défense, c'était un endroit stratégique fort important, dominant la vallée de la Marne, et entouré de collines artificiellement fortifiées. Tout est fait là pour donner une haute idée de l'importance civile et militaire de cette localité : ne soyons donc point étonnés qu'elle eût été desservie par un aqueduc d'une construction grandiose. Aussi M. Pothier, après avoir conféré avec plusieurs personnes qui avaient suivi toutes ces fouilles, leur demanda leur avis, et tous émirent en forme de conclusion, l'opinion, que vu la grandeur et les difficultés de l'ouvrage, cet aqueduc avait été fait pour le service d'un centre important, qui n'était autre que la ville du Châtelet, que son trajet n'était point souterrain; qu'il arrivait à sa destination,

par un double et même triple rang d'arcades : que la galerie souterraine de l'aqueduc, explorée sur un parcours de 156 mètres doit avoir une foule d'autres points d'où jailliraient de semblables sources, si le fonds de la galerie était bien dégagé.

Qu'il nous soit permis maintenant de citer quelques passages sur l'un des aqueducs le plus rapproché de notre pays celui de Jouy-aux-Arches, dont on peut encore contempler une partie des ruines et des arcades, tandis que le nôtre, a disparu dans sa partie extérieure sous la main dévastatrice des barbares, et sous le ravage des années plus destructives encore. A la page 68 des mémoires de la Société Historique et Archéologique de Langres je lis ces paroles : « j'admire cet aqueduc, » disait au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, Sigebert de Gemblours, à la vue des arches de Jouy ; « j'admire cet aqueduc dont les « arcades se multipliaient à l'infini, portaient de « Gorze à Metz, le tribut filial dû à la métropole ; ni « les hautes montagnes, ni les profondes vallées, ni « même le cours impétueux de la Moselle, qui les « séparent, n'ont pu s'y opposer. Vit-on jamais « ouvrage plus étonnant ? Nature, c'est en vain que « tu avais refusé tes eaux ! l'art y suppléa, jusqu'à « ce que la main des siècles rompant le passage, eût « fait de ce monument une ruine qui en perpétue la « gloire !!! » Et pour l'agrément, et la distraction du lecteur, voici ce qu'on lit sur le même monument, dans la *France illustrée*, 91<sup>e</sup> livraison, publiée par Georges Barba, libraire éditeur, rue Christine, 7, Paris : « Gorge, 18 kil. de Metz, chef-lieu de canton, « ancienne place forte, située dans une gorge pittoresque ; on ne se douterait pas aujourd'hui de sa « grandeur passée... Il ne reste même plus de ruines

« de son antique abbaye... C'est à Gorze que commen-  
« çait l'aqueduc romain, qui conduisait jusqu'à Metz,  
« en passant par Jouy, les eaux des sources voisines.  
« Jouy à dix kilomètres de Metz, doit sa célébrité aux  
« restes du magnifique aqueduc romain, que l'on y  
« voit encore et qui conduisait à Metz, les eaux vives  
« des sources de Gorze. Cette construction gigantesque  
« avait vivement frappé l'imagination populaire, qui  
« ne manque pas de l'attribuer à quelque puissance  
« surnaturelle... Suivant une légende, c'est le diable  
« en personne qui a construit l'aqueduc de Jouy; il  
« avait promis de construire l'aqueduc, en une nuit  
« avant le chant du coq, le coq le prévint de quelques  
« minutes, et le diable irrité et furieux, laissa tout  
« exprès une des arcades, entr'ouverte par le haut;  
« ce qui entraîna la ruine de la plus grande partie de  
« l'édifice... »

Une autre tradition non moins curieuse est celle-  
ci : après le déluge, Azita, l'une des trois brus de  
Noé, étant arrivée avec ses trois fils de Sem, au lieu  
où s'éleva Metz, conseilla à ses trois enfants, de bâtir  
l'arche de Jouy, pour se précautionner contre la pos-  
sibilité d'un nouveau déluge... Quant à l'histoire,  
elle n'apprend rien de certain sur l'auteur de ce  
grand ouvrage : on croit communément que Drusus,  
père de Germanicus, étant à Metz, y employa ses  
troupes. Cet aqueduc qui avait plus de six lieues de  
long, versait ses eaux à Metz dans la Naumachie,  
vaste bassin sur lequel on donnait des simulacres de  
batailles navales, pour l'exercice des troupes, et le  
divertissement de la population. On ne sait pas pré-  
cisément à quelle époque fut détruit ce superbe  
ouvrage ; ce qui est certain, c'est qu'au x<sup>e</sup> siècle, une  
grande partie des arches n'étaient déjà plus ; il n'en

reste plus aujourd'hui que cinq sur la rive gauche de la Moselle, et dix-sept sur la rive droite.

### III.

On se pose naturellement cette question : D'où provenait l'eau nécessaire pour l'alimentation d'un aqueduc en cet endroit où l'abbé Paramelle, ce célèbre hydroscopie, n'en avait point indiqué ? Voici la réponse à cette question. Il est d'abord certain que la tête d'aqueduc en amont, n'a été ni fouillée, ni explorée jusqu'à son origine, non plus que ses ramifications, où l'on aurait pu retrouver les sources ; mais les faits relatés dans les procès-verbaux des fouilles de 1845 et années suivantes, viennent brutalement contredire l'assertion de l'abbé Paramelle, et prouver que, si les puisards de source, et la cuvette de l'aqueduc se trouvaient bien dégagés des remblais, ruines, alluvions, qui les encombrent, l'eau jaillirait encore en abondance, et je suis convaincu que, si d'aval en amont, à partir du point niveau, là où la cuvette taillée dans la roche affleure le sol, on nettoyait bien la galerie intérieure de l'aqueduc jusqu'aux origines, on verrait couler là un clair et abondant ruisseau, qui ne serait point à dédaigner pour l'agriculture, ruisseau tel qu'il existait autrefois pour les besoins de la ville ; et cela par le seul fait des perforations pratiquées dans la roche, et dégagées de leurs entraves actuelles. Nos puits ne se font pas autrement aujourd'hui : on perfore le sol, et la roche, jusqu'à ce que l'on trouve de l'eau.

Ici les perforations sont nombreuses, et aussitôt sorties de la roche, les eaux trouvent la pente de l'aqueduc, et s'y précipitent, tandis que dans un puits, les eaux ne font que s'accumuler, sans pouvoir s'échapper. C'est du reste, ce que démontrent surabondamment les procès-verbaux des fouilles faites en 1845 et années suivantes. Je cite les passages : « Le 2 juin 1845, on a ouvert l'orifice d'un premier puits, que M. Phalpin, ancien curé, avait considéré comme sépulture gauloise (notes archéol. page 93) à 12 mètres au sud d'un vieux poirier, qui existe toujours, à 2 mètr. à droite du chemin qui conduit à la grange; les 3 et 4 juin, on a continué la même fouille, et le 5 juin, jour du redressement de la Haute-Borne, grande humidité au fonds du puits; le 13, affluence d'eau; on était arrivé à 6 mètres de profondeur. Le 16, les ouvriers furent occupés pendant trois heures, à vider l'eau; et l'on ne tarda pas à découvrir que cette eau, provenait d'une source qui s'était ouverte par l'enlèvement du sable, et qui jaillissait en abondance. Le 17 juin, la nuit avait suffi pour que la source fournit un volume d'eau d'environ 2 mètres cubes, mais sans écoulement. On continue les fouilles en amont: des sables d'alluvions, amenés par le temps, encombrent le souterrain presque jusqu'à la voûte. Après le 24 juin, l'argent étant épuisé, on a dû cesser les travaux pour les reprendre l'année suivante.

Le 4 novembre 1846, on a levé les pierres qui bouchaient l'orifice des deux puits, explorés l'année précédente, on a établi un treuil pour vider l'eau qui était au fond haute de 70 cent. Le 6 novembre, on continue les fouilles; mais il faut épuiser les eaux dont l'abondance entrave beaucoup les travaux. Les jours

suivants, fouilles dans un 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> puits en amont... Le 18 novembre, les eaux refluent des puits inférieurs jusque dans le troisième supérieur, et cela de 30 cent... Le 29 novembre, une pompe aspirante est établie sur l'orifice du premier puits pour l'épuisement des eaux... Dès lors il est certain que la partie explorée fournit une eau très-potable et intarissable... Les jours suivants, les fouilles continuent, et il est dit : « la pompe établie sur le puits inférieur, et qui rejette l'eau dehors n'ayant pas suffi à leur épuisement, il n'a plus été possible de visiter cette partie... » On reporte la pompe ailleurs et l'eau du quatrième puits se trouvant vidée, il a été permis de visiter la construction qui s'y trouvait; une source jaillissait à l'entrée de cette construction, et à 5 mètres en aval l'eau sortait avec plus d'abondance de la roche par trois points différents... Les jours suivants, à partir du 13 novembre 1848, d'amont en aval, on a constaté l'existence d'une série de puisards jusqu'à l'endroit où se trouve la cuvette continue, taillée dans la roche vive, à ciel ouvert, et dont nous sommes devenus propriétaire, MM. de Saint-Laumer et moi, sur un parcours d'environ 60 mètres.

Le 12 mars 1849 et les jours suivants, rétablissement des lieux dans leur état primitif ; depuis, la galerie souterraine n'avait pas vu le jour, la charrue traçait chaque année ses sillons sur cette ruine importante.

S'il est ainsi démontré, par les procès-verbaux des fouilles, que l'aqueduc amenait au Châtelet un volume d'eau considérable, il est rationnel d'en conclure, que ces eaux emprisonnées par les décombes, se seront frayé quelque part de nouvelles issues, selon la pente, les unes vers Fontaines, où partout l'on voit jaillir les sources les plus salubres et les

plus abondantes ; les autres vers la ferme de la Grange, à 200 mètres de là, où jaillit une source intarissable, et qui donne la vie à la ferme. Voulant savoir si cette source, autrefois, n'alimentait point l'aqueduc, j'avais prié M. l'ingénieur Bovagnet de mesurer mathématiquement la hauteur comparative de cette source, avec le fond de la cuvette de l'aqueduc ; il se rendit avec plaisir à ma proposition, et d'un procès-verbal de son opération que j'ai entre les mains, daté du 4 avril 1875, il résulte que la source de la Grange est encore à 3 mètres 03, plus haut que le niveau de la cuvette de l'aqueduc, et pouvait ainsi lui fournir le tribut de ses eaux : peut-être même n'est-elle qu'une dérivation de la source d'un puisard, après la destruction de tout l'ouvrage par les Barbares.

Sur la partie explorée, les puisards sont à 8 m. 22 c. de distance l'un de l'autre en ligne droite, à partir du centre de l'orifice. Mais que sont donc ces puisards si nombreux que nous avons observés ? Daviler, dans son Dictionnaire d'architecture civile et hydraulique, répond, « que ce sont des puits creusés pour « la recherche des sources, qui se communiquent « par des pierrées, et portent leurs eaux dans un « réceptacle commun, d'où elles entrent dans un « aqueduc. »

Non seulement les eaux qui coulaient là suffisaient aux besoins de la ville, mais il y avait encore ce que l'on appelait les *eaux caduques* ou surabondantes, que l'on recevait dans des tuyaux de distribution ; c'était une véritable prise d'eau. Ainsi à la sortie du souterrain, près de la petite auge en pierre tendre, qui existe toujours, et qui servait de bassin d'épuration, l'on a retrouvé des frettes en fer avec bois ferrifié

adhérent, qui servaient à réunir bout à bout des tuyaux de distribution en bois. Ces frettes en fer sont toutes semblables à celles trouvées par M. Grignon, et décrites dans son *Bulletin*. Donc, selon les concessions obtenues par les particuliers, il y avait des prises d'eau à fleur de terre, à la sortie de l'aqueduc, comme il y en avait à son point d'arrivée au Châtelet. La prise d'eau à l'origine de l'aqueduc, était destinée à alimenter les métairies, les maisons de campagne, et surtout le camp Romain, qui était adossé aux constructions de l'aqueduc à environ 7 à 800 mètres du Châtelet. Qui sait encore si l'excavation spacieuse que l'on remarque dans la contrée dite sur le cadastre. Sous-Pourchien, précisément au milieu du camp, excavation dont personne jusqu'ici n'a pu deviner la destination, n'était pas un immense réservoir, ou abreuvoir, au centre du camp, au profit des légionnaires et des chevaux. La simple inspection de ce lieu, ses côtés élevés au dessus des terres environnantes, une voie romaine que nous avons découverte sous le gazon du côté du nord, une multitude de crans en forme de fosses dévastées et vides, nous ont toujours donné la pensée que le camp Romain pour la défense de la ville et de l'aqueduc, était réellement en cet endroit. C'est une question à étudier, comme il y en a beaucoup d'autres.

Cela dit en passant, revenons à notre aqueduc.

Je lis à la page 42 du 7<sup>e</sup> cahier de M. Pothier, que notre galerie souterraine, reconnue sur un parcours de 156 mètres, mais non dégagée des matériaux qui l'encombrent, doit avoir une foule d'autres points, d'où jaillissent des sources semblables à celles que l'on a observées. Donc, si le fond de la galerie était bien dégagé, s'il y avait en un mot *restauration com-*

*plète* de l'aqueduc, on retrouverait à coup sûr les eaux si belles, si vives, si abondantes, qui faisaient autrefois les délices de la ville et des campagnes environnantes. Mais l'un et l'autre, et l'aqueduc et la ville, ont été ensevelis dans le même tombeau par la même catastrophe.

#### IV.

Si l'ancien aqueduc était encore debout avec sa masse imposante, on ne se demanderait pas quelle était sa direction et la hauteur de ses arcades : mais parce que, de ce grand travail, sur un espace de 1000 mètres environ, il ne reste aucun vestige extérieur, sinon au sentier de Ruetz, comme nous le dirons plus bas, nous devons chercher comment il se dirigeait et qu'elle était sa hauteur.

Quelle était la direction de l'aqueduc à partir de la Haute-Borne ?

On voit, on suit, on connaît d'une manière certaine la tête de l'aqueduc sur un parcours d'environ 546 mètres : le travail suivait à peu près parallèlement la voie Romaine, et en ligne droite. Deux ingénieurs, à 28 ans de distance, et par des procès-verbaux que j'ai sous les yeux, ont constaté que la base de la Haute-Borne était de 12 à 13 mètres plus élevée que le point culminant du Châtelet... (1) que

---

(1) Monsieur Nigond, conducteur des Ponts-et-Chaussées, en résidence à Joinville : date de l'opération, 18 mai 1847; M. Bovagnet, ingénieur civil, attaché aux forges de Rachecourt, en résidence à Sommeville : date de son opération, 10 et 17 avril 1875.

le point de niveau, avec le Châtelet, est à 242 mètres de la Haute Borne en descendant la voie Romaine, précisément en face de l'endroit où la cuvette de l'aqueduc affleure le sol et où se trouve le bassin d'épuration, ou petite auge en pierre taillée ; là aussi commençait la maçonnerie extérieure, destinée à supporter les eaux, pour les conduire au Châtelet. Cette maçonnerie, on peut en suivre de l'œil la trace et la chaussée sur un espace de 304 mètres, et cela malgré les ravages de la première destruction qui a été affreuse, malgré les efforts de l'agriculture qui en enlève de plus en plus les derniers vestiges. A partir de là, plus rien de certain, sur un parcours d'environ 900 mètres, sinon au sentier de Ruetz, n'est venu éclairer la question. Ce silence apparent du sol a fait naître une controverse, parmi les observateurs qui se sont occupés de cet ouvrage ; malgré l'aridité de la discussion qui offre peu d'intérêt, qu'il me soit permis de l'exposer ici le plus brièvement possible. Si la maçonnerie de l'aqueduc eût toujours continué sa marche, en ligne droite vers le Châtelet, en suivant la voie Romaine, l'aqueduc eût versé ses eaux dans le vide, sur le penchant de la montagne, près de la grotte artificielle, construite au bas du Châtelet. Donc au point distant de la Haute-Borne de 546 mètres, dernier point visible de la chaussée, il y avait nécessairement une déviation de l'aqueduc. Était-ce vers le midi, ou vers le nord, voilà l'objet de la controverse. M. Pothier, à la page 9<sup>e</sup> de son ouvrage, fait traverser la voie Romaine à notre aqueduc par un angle de 35 à 40 degrés, pour éviter, par ce trajet, la trop grande hauteur des arcades. Mais la découverte du transit de l'aqueduc sur le sentier qui mène à Ruetz, à 110 mètres au

nord de la voie Romaine, nous incline à prendre l'opinion contraire, savoir que l'aqueduc ne traversait pas la voie Romaine, mais s'infléchissait vers le nord par un angle brisé de 176 degrés pour l'angle obtus, et 4 degrés pour l'angle aigu, afin de continuer sa course sur ce plan, en ligne directe, vers le Châtelet. Dès lors on a pour jalons principaux dans cette nouvelle direction, du levant, la Haute-Borne, 1<sup>er</sup> jalon ; le point de déviation sur la chaussée de l'aqueduc à 546 mètres de la Haute-Borne, 2<sup>e</sup> jalon ; les fouilles faites sur le sentier de Ruetz, où l'on voit la dernière assise des piles, 3<sup>e</sup> jalon ; et enfin le point culminant du Châtelet, 4<sup>e</sup> jalon : sur cet alignement, s'il était possible de faire une fouille sérieuse et continue, on retrouverait sur plusieurs points, mais plus ou moins profondément enfouies, les dernières assises, les fondations désolées de cette œuvre superbe, autrefois l'honneur et l'orgueil de la contrée et de la cité Gallo-Romaine.

Voici comment eut lieu la découverte du véritable transit de l'aqueduc sur le sentier qui conduit à Ruetz. Bien des fois, allant par ce chemin à la ferme, ou à Narcy, à 110 mètres environ de la voie Romaine, dans un endroit où il n'y a pas de stratification rocheuse, au moins superficiellement, je remarquai deux champs où la charrue ne pouvait s'enfoncer ; le sol paraissait hérissé de pierres brutes, ressemblant à de petites têtes de roche, et cela par intervalles assez réguliers de 6 à 7 mètres de distance, sur l'alignement de la Haute-Borne avec le point culminant du Châtelet : ne serait-ce point là que passait l'aqueduc ? telle était la question que je me posais à moi-même. Je fis part de mes soupçons à plusieurs personnes que je conduisis sur les lieux, entre autres

à M. Pistollet de Saint-Ferjeux, président de la Société archéologique de Langres, à M. Bovagnet, ingénieur, et en dernier lieu à M. l'abbé Simonnot, économiste du grand séminaire, fort expert en cette matière; ces messieurs se rangèrent tous à cet avis, et les fouilles subséquentes finirent par nous donner raison. Mais avant d'entrer dans le détail de nos recherches, je prie le lecteur de ne pas oublier que 1500 ans nous séparent de l'époque de la destruction de ces ouvrages, et qu'il ne faut pas trop être surpris du peu qu'il en reste. Voici ce que dit M. Pothier, page 25<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> cahier : « On peut s'étonner de ce qu'il  
« ne reste sur le sol aucune ruine apparente d'un  
« monument aussi solidement construit que l'étaient  
« les arcades des aqueducs romains : on se de-  
« mande comment il n'en reste pas quelque chose,  
« tandis que les aqueducs de Metz et de Nîmes sont  
« presque entièrement debout. Ne serait-ce point  
« que ces villes n'ont jamais été saccagées; que ces  
« monuments n'ont eu à résister qu'aux attaques du  
« temps, tandis que le nôtre a été détruit de fond en  
« comble, et anéanti comme la ville à laquelle il  
« portait ses eaux, comme ses lignes de fortifica-  
« tions, comme son camp romain, comme toutes les  
« habitations de la plaine. En effet jamais rage de  
« destruction ne s'est plus assouvie que sur le Châ-  
« telet; il n'est resté de la ville et de ses alentours  
« que des fondations profondément cachées sous le  
« sol, que des ruines rouges et calcinées par l'in-  
« cendie, sur les crêtes, que des blocs renversés de  
« de leurs assises, que des débris concassés en  
« quelque sorte par la pioche du soldat destructeur,  
« et si ce n'était les fouilles faites par Grignon dans  
« le siècle dernier, et par M. Phulpin, qui avait

« ramassé là son riche médailler, l'on en serait encore à suspecter la tradition qui en révélait l'existence. »

Ainsi en a-t-il été, de la tête d'aqueduc dont la galerie souterraine est comblée de ses propres débris, sans que jamais on ait pu en soupçonner l'existence, ni en être averti par aucune inégalité du sol. N'a-t-on pas voulu, pour garantir l'anéantissement de la ville, anéantir l'aqueduc dont la conservation pouvait porter à la rétablir ? l'armée victorieuse n'a-t-elle pas voulu par ce moyen effacer jusqu'au souvenir de ce poste avancé de la domination romaine, très-fort pour le temps où il existait ? Ajoutons à cela que l'agriculture a toujours été active en cet endroit, se trouvant à proximité de plusieurs villages, de plusieurs établissements religieux, qui ont défriché ces lieux recouverts de décombres ; ajoutons que tous les anciens maires de Fontaines ont toujours conduit leurs corvéables sur toute cette campagne, pour en enlever chaque année des centaines de tombereaux de pierres au profit de la voirie. Disons encore que tous les plus anciens édifices religieux et privés de Fontaines, Sommeville, Gourzon, Narcy, Brauvilliers, ont été construits avec les matériaux pris sur les ruines qui nous occupent, donnés libéralement, et à vil prix, dans les premiers temps de la monarchie française, par les princes et les seigneurs, surtout aux temps des Croisades. Enfin tous les matériaux utiles, pierres de taille parmentées, moëllons tout fabriqués, ont été recherchés, et soigneusement enlevés, comme ils le sont encore aujourd'hui au fur et à mesure de leur découverte.

Après ces considérations, je le demande, est-il

étonnant que l'on ne rencontre plus guère de ruines à la superficie, et qu'il faille beaucoup d'opiniâtreté pour retrouver les traces de si importantes constructions ? mais enfin on les retrouve. Cela dit, continuons notre récit.

Grâce à la bienveillance généreuse de M. Henri Bordier, chargé de la Bibliothèque nationale du Louvre, à Paris, et membre de la Société Archéologique de France, grâce au concours de M. Marcel Colas, membre du Conseil général de la Haute-Marne, et propriétaire du champ sur lequel il s'agissait de faire des fouilles, je pus dans le courant de 1876 mettre à l'œuvre quelques travailleurs. Et qu'arriva-t-il à la suite ? C'est que l'on mit à découvert une 1<sup>re</sup> assise de gros blocs ; puis, à 7 mètres de distance, une seconde ; et plus loin une 3<sup>e</sup>, chaque assise étant entourée d'un espèce de pavé avec pente en dehors, comme pour éloigner les eaux des fondations. Parmi ces blocs, sans autre fondation que le sol, les plus considérables ont conservé leur baze horizontale, précisément en raison de leur masse, tandis que, autour d'eux, les autres de moindre volume sont arrachés et remués dans tous les sens par les destructeurs : sans adhérence aucune ni entre eux, ni à aucun banc inférieur, tous ces blocs gros et petits ont été amenés là de main d'hommes, puisqu'au dessous d'eux, on ne retrouve plus que le sol, semblable à celui des champs voisins, sur une centaine de mètres, et dans le même alignement : c'est comme une zone pierrée, des deux côtés de laquelle on ne retrouve plus de pierres, sinon celles qui ont roulé un peu loin, lors de la destruction ; c'était évidemment la dernière assise des fondations de l'aqueduc, la trace de son transit ; et en cet endroit,

d'après le rapport de M. Bovagnet, ingénieur, l'ouvrage n'avait pas moins de 47 mètres d'élévation. Par l'examen des lieux, il appert que l'écartement de chaque pile était de six à sept mètres, elles avaient en outre 2 mètres d'épaisseur et 12 de largeur, et j'ose affirmer que si l'on faisait les fouilles nécessaires, on finirait par retrouver le passage de l'aqueduc dans son intégrité.

De là, l'aqueduc poursuivait sa course en ligne droite vers la montagne pour servir à l'utilité et aux agréments de la ville, et y alimenter les nombreux établissements, tant publics que particuliers, découverts par Grignon. Ce savant a fouillé plus de 50 puits ou citernes, des bains publics, des réservoirs, des fosses à pétrir la terre, toutes constructions qui ne peuvent subsister sans approvisionnement d'eau en quantité considérable : les citernes ont communément de 5 à 6 mètres de profondeur, les puits sont nombreux et plus profonds ; l'un avait jusqu'à 18 mètres sans eau et sans source ; par le haut ils sont murillés de deux mètres à deux mètres cinquante centimètres, le reste est taillé dans la roche : *Bulletin, pages 7 et 98*. A la page 8 Grignon s'exprime ainsi : « Ou les sources de ces puits sont détournées, ou ce qui est plus probable (car la montagne élevée de 66 mètres au-dessus de la Marne, n'est sourcilleuse qu'à sa base), ces puits ne servaient que de puisards, ou d'espèces de citernes, ou d'amas d'eau. Grand était son étonnement, car il ignorait l'existence de l'aqueduc. Et qu'aurait-il dit, s'il eût été le témoin des nouvelles découvertes, qui se compléteront encore, je l'espère. J'ai la persuasion en effet que si, sur notre alignement, et à la pointe du Châtelet, on donnait un hardi et intelligent

coup de pioche à travers les plantations qui recouvrent le sol en cet endroit, on retrouverait plus intacts qu'ailleurs les fondations de l'aqueduc, et peut-être découvrirait-on le château d'eau, ou l'édifice destiné à recevoir les eaux avant leur distribution dans la ville, édifice qui devait répondre à la grandeur de l'ouvrage, édifice dont on possède un curieux échantillon. C'est une pierre massive, sculptée en bas relief, pierre découverte il y a environ quinze ans presque à la pointe du Châtelet du côté de Fontaines, à droite du chemin en montant, précisément au point d'arrivée de l'aqueduc, où devait se trouver le grand réservoir. Je regarde cette pierre, échappée on ne sait comment à la dilapidation de ses congénères, comme un témoin irrécusable de l'existence du château-d'eau en cet endroit ou à petite distance. Cette pierre que j'ai vue sur le lieu de sa découverte, dans la plantation d'un nommé Nalot, fut ramenée à Fontaines, par M. Alexis Jacquot, alors maire, et placée dans son jardin, où l'on peut aller l'étudier. Elle est percée de plusieurs trous à goujon sur trois de ses faces, et faisait partie d'un bas-relief plus complet dont on n'a pas retrouvé les autres morceaux, peut-être faute de recherches. Elle représente une femme assise, tenant dans sa main droite un objet que l'on prendrait pour un sceptre ou une torche ; elle n'est représentée que jusqu'aux épaules, le reste du bas-relief se continuant sur d'autres pierres non retrouvées. Cette pierre a 1 mètre de longueur sur 0,40 d'épaisseur et 0,75 de largeur, et peut valoir, comme volume, le tiers d'un mètre cube. La coupe irrégulière et sculpturale, est faite pour s'encadrer avec d'autres pierres ; des goujons de fer très soli-

des devaient la relier avec l'ensemble, mais les goujons de fer sont enlevés et l'on ne voit que les trous où ils étaient scellés.

Voilà à peu près tous les documents qui se rattachent à la direction de l'aqueduc et à la hauteur de sa maçonnerie.

## V

Il reste à étudier plusieurs autres questions importantes et intéressantes, tant au point de vue militaire qu'au point de vue civil.

1° Au point de vue militaire. Ce plateau du Châtelet et ses alentours, véritable passage de la vallée de la Marne à la vallée de la Saulx, dans la Meuse, ou mieux dans la Lorraine et réciproquement, était un solide boulevard lors de la domination Romaine, tant pour tenir en soumission les peuples Gaulois vaincus, que pour opposer une digue puissante aux invasions des Barbares, devenues de plus en plus nombreuses et menaçantes. En effet les armées du nord de l'ancienne Germanie, passant le Rhin, suivaient les voies Romaines qui confinaient à leurs frontières, et de là se répandaient comme un torrent dans les Gaules. De là aussi, à 800 mètres du Châtelet, en suivant la voie de Nasium, un camp romain bien retranché, bien défini, et reconnu naguère par un témoin compétent, M. l'abbé Simonnot, tant pour la défense de la ville, que pour la protection de l'aqueduc. De là aussi une double ligne de fortifications bien étendues, établies sur

toutes les cîmes des collines environnantes, dont on peut suivre très bien les derniers vestiges.

2° Enfin au point de vue civil, il reste la question des habitations et établissements civils ou militaires, dont on retrouve les traces sur toute l'étendue du Châtelet, jusqu'aux approches du village de Brauvilliers, dans la Meuse... Pour mon compte, je connais plus de dix points très espacés, où la pioche constate l'existence de bâtiments pillés, brûlés et démolis en même temps que la ville du Châtelet, car les matériaux sont analogues.

Mais ces diverses questions resteront posées, comme autant de jalons, parce que, pour les élucider, il faudrait beaucoup de temps et d'argent, une surveillance et des moyens qui ne sont pas à ma disposition : leur solution est réservée à l'avenir. Il suffit que l'attention publique soit éveillée à cet égard.

Pour terminer, qu'il me soit permis de reproduire une page d'histoire qui me semble résumer parfaitement cette période de ruines et de désolation dans laquelle a péri la ville du Châtelet avec ses grandioses établissements. Cette page est empruntée à l'Histoire de France, par Henri Bordier et Edouard Charton, tome 1<sup>er</sup>, page 96. On croirait volontiers qu'elle a été faite tout exprès, pour tracer le tableau des ruines que nous avons ici sous les yeux.

« Sous Honorius, l'an 407, se présenta la horde de  
« Rhadagaise, composée d'un demi-million de Sar-  
« mates et autres. — Stilicon, qui avait déjà battu  
« Alaric, les affama et les détruisit près de Florence.  
« Mais comme il avait été obligé de dégarnir les  
« frontières des Gaules, un autre flot d'envahisseurs,  
« composé d'Alains, de Vandales, de Suèves et de

« Quades, se précipita vers le Rhin, où, trouvant  
« les Franks et les Allemands qui servaient de  
« barrière, il les écrasa ou les entraîna dans sa  
« marche, puis tous ensemble traversent le Rhin  
« sur la glace, près de l'embouchure du Mein, dans  
« la nuit du 31 décembre 406 au 1<sup>er</sup> janvier 407. La  
« brèche était faite : Hérules, Saxons, Burgondes,  
« Gépides, tous ceux qui voulurent passer à leur  
« tour. La Gaule entière fut alors inondée, dévastée  
« sans résistance par le pillage, l'incendie, le mas-  
« sacre. Les écrivains du temps, Salvien, Paul  
« Orose, St Jérôme, la représentent comme étant,  
« après le passage de ces fléaux, dans un tel état,  
« qu'on n'y voyait plus ni hommes, ni troupeaux, ni  
« habitations, ni cultures, ni arbres, et que la ruine du  
« pays eût été moins complète, quand l'Océan aurait  
« débordé sur les campagnes. Les villes seules qui  
« ne furent pas enlevées d'assaut, comme Mayence,  
« Spire, Worms, Strasbourg, Tournay, Théroouane,  
« Arras, Amiens, Reims, Langres, etc., offrirent  
« un refuge aux habitants éperdus qui purent  
« échapper au désastre... Il y eut encore l'ombre de  
« la domination Romaine jusqu'en 476, où Augustule  
« fut déposé par Odoacre, roi des Hérules, qui  
« renvoya au Sénat et à Zénon les insignes de la  
« dignité impériale, en leur disant qu'on n'avait plus  
« besoin d'empereur romain... »

---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

---

**Abrégé des Procès-verbaux des fouilles exécutées en 1845 et années suivantes sous la direction de M. Pothier.**

---

Le 2 Juin, on a levé deux pierres qui fermaient l'orifice d'un trou à 12 m. au sud d'un poirier, à droite du chemin qui conduit à Brauvilliers par la ferme de la Grange, à la profondeur de 2 m. 40 c., on rencontre un fonds de terre et de cailloux provenant de remblais.

3 Juin. On continue la même fouille, et l'on ouvre un second orifice comme au levant, à 7 m. de distance du 1<sup>er</sup> trou.

4 Juin. Continuation des fouilles du 2<sup>e</sup> puits à 2 m. 50 c. Les terres se trouvent resserrées par la roche percée sur un diamètre de 0,95 c. ; à 1 m. plus bas, a paru une excavation souterraine, qui communique au couchant avec le 1<sup>er</sup> puits.

5 Juin 1845. Jour du redressement de la Haute-borne. Dans le 1<sup>er</sup> puits, on est arrivé à la profondeur de 5 m. ; grande humidité dans le sable, constatée le 6 juin.

7 Juin. On travaille dans le 2<sup>e</sup> puits au levant du 1<sup>er</sup>, et l'on parvient à rétablir entre les deux puits, un passage qui était évidemment libre autrefois. Au couchant du 1<sup>er</sup> puits, sous le chemin de Brauvilliers, existe un autre passage qui, sans aucun travail de déblaiement, a permis à un ouvrier de s'y glisser, jusqu'à la distance de 4 à 5 m., où il a été arrêté par

l'eau d'infiltration qui s'y trouve..... Les terres qui s'y sont accumulées sont peu distantes de la voûte, recouverte de stalactites, ainsi que les parois.

13 juin. Déblaiement de la paroi septentrionale du 1<sup>er</sup> puits, et découverte du passage entre les deux puits..... Abondante affluence d'eaux.....

14 Juin. Même travail, mêmes résultats.....

16 Juin. On a reconstruit le mur circulaire du 2<sup>e</sup> puits sur la promesse du propriétaire de ne pas faire recombler ce puits par de nouveaux remblais..... Environ trois heures sont employées à retirer les eaux..... Le même jour, on a constaté que le canal avait 1 m. de largeur..... Par dessous, à 8 m. de distance du 2<sup>e</sup> puits, au levant, on a vu une rotonde pareille à celles des puits précédents. On n'a pas pu pénétrer plus loin. La voûte légèrement cintrée, s'y trouve plus unie qu'ailleurs : elle pourrait bien avoir été faite de main d'homme par la juxtaposition de grandes pierres plus ou moins travaillées..... La voûte ne s'élève que d'un 1/2 m. au-dessus du lit de sable qui forme le sol, et qui doit avoir 1 m. d'épaisseur au moins. Ce dépôt sédimentaire de sable est l'ouvrage des siècles.

17 Juin. On a continué d'enlever le sable entre les deux puits..... L'espace d'une nuit avait suffi pour y amasser plus de 2 m. cubes d'eau.

18 Juin. On se reporte au 2<sup>e</sup> puits ; l'on y rencontre des os de quadrupèdes, et du charbon, et l'on constate qu'au levant en amont, il existe un canal correspondant à celui déjà connu.

20 Juin. On pousse les fouilles en amont. Là, le sable ne laisse à la voûte que 15 c. de haut. ; on n'a pu l'explorer qu'à l'aide d'une bougie ; elle paraît se

prolonger indéfiniment ; sa voûte aussi unie que celle du canal d'aval, se trouve plus cintrée ; le canal qui paraît la partie essentielle du souterrain, doit aller d'amont en aval..... Vient ensuite la description d'une rotonde, probablement celle décrite par M. l'abbé Phulpin (*Notes archéologiques*), page 95 et 96. Cette rotonde est composée d'espèces de petites niches d'une hauteur de 30 à 60 c. ; la voûte est composée de quartiers de roche. Jusqu'au 24 juin, jour où ont fini les travaux de cette année 1845, on a exploré un parcours de 24 m. environ de ce travail.

Au 24 juin, sorte de conférence entre les personnes notables témoins des fouilles : on y convient que les fouilles ne sont pas encore suffisantes pour former un jugement définitif, et qu'il faut demander de nouveaux secours à l'autorité pour les continuer une autre année. Le même jour, les ouvriers découvrent deux lits de pierres sciées entre lesquelles coule l'eau d'une source. Après cette exploration, on a rebouché les deux premiers puits avec une dalle carrée, posée sur chaque orifice.

4 Novembre 1846. On a levé les deux dalles qui rebouchaient l'orifice des deux puits explorés l'année précédente, et établi un treuil pour épuiser l'eau. Comme il s'agissait de pousser aussi loin que possible la reconnaissance d'un véritable aqueduc, attendu qu'il s'agit, en partant d'un point connu, de suivre la galerie souterraine en amont et en aval, on s'est contenté de creuser un peu dans les deux directions.....

5 Novembre. Fouille en montant.....

Le 6. Continuation des travaux pour élargir, et rendre cette fouille plus profonde.

7 Novembre. Découverte d'un fond solide et uni sur lequel pose toute la construction de l'aqueduc : c'est le banc même de la roche sur lequel on s'est arrêté en creusant le souterrain. Il y a 2 m. de distance entre ce banc et la voûte ; d'où il résulte qu'un homme pouvait marcher sans se baisser dans tout ce canal : dans les rotondes, la voûte est haute de 3 à 4 m. Quand on pense aux efforts qu'ils a fallu faire pour établir dans le cœur de la roche une pareille galerie, on se demande qu'elle était l'importance du but à atteindre par un tel travail, et l'on affirme que c'est le travail d'un grand peuple..... On a retrouvé là sept pierres sciées, dont quatre laissées sur place, mais dérangées de leur position normale par une cause étrangère, celle des destructeurs.

9 Novembre. On a continué les fouilles vers l'orient depuis le 2<sup>e</sup> puits : on y a trouvé une pierre sciée sous laquelle coulait un filet d'eau : on l'a laissée sur place. On a ramassé dans les remblais, un cœur en émail portant l'emblème du christianisme IHS.....

12 Novembre. Rien de nouveau.....

13 Novembre. On arrive à une rotonde qui doit correspondre à un regard ; et effet en creusant au-dessus à la superficie du sol, on rencontre des remblais, et la démolition d'un mur de puits, ensuite la roche perforée en rondeur de 1 m. de diamètre.

14 Novembre. Rien de nouveau.

16, Dans ce 3<sup>e</sup> puits, après être descendus à 3 m. 45 c., on a retrouvé, au couchant et au levant, la continuation du canal dont la voûte semble être au même niveau que dans les deux autres puits, avec la différence que dans celui-ci il n'y a pas de rotonde : le canal coupe immédiatement la perforation de la

roche ; et sa prolongation, au levant paraît moins encombrée.

17 Novembre. Un ouvrier s'introduit sous cette voûte pour en constater l'état : sur une longueur de 8 m., il a trouvé 1 m. de distance de la voûte à la superficie des remblais..... Le même jour, on recherche un 4<sup>e</sup> puits en amont, et bientôt l'on rencontre un espace circulaire, que l'on reconnaît de suite pour être l'orifice recombé d'un nouveau puits.

Le 19, à 1 m. 30 c., plus bas, à 6 m. de profondeur, terme moyen dans toute la longueur du canal exploré, on trouve des pierres sciées, taillées en chenaux.

Le 22 novembre, recherche, et découverte d'un 5<sup>e</sup> puits, à 8 m. plus au levant.....

Le 23, sans enlever les décombres, on aperçoit une série de dalles longues de 62 c., épaisses de 26 c., larges de 20 à 25 c.; ces dalles semblent former avec les murs latéraux une petite galerie couverte : ne serait-ce point là, la partie essentielle et constitutive de l'aqueduc ?.... On voit, on croit reconnaître que cette construction est faite pour protéger le passage de l'eau, et le défendre contre les éboulements possibles ; et en effet on remarque en cet endroit où la roche est de mauvaise nature, un éboulement dont les débris pèsent sur les dalles de couverte..... De l'observation de ces 5 puits en ligne directe on a constaté qu'ils sont à 8 m. 22 c. de distance l'un de l'autre.

Le 29 novembre, pompe établie sur le 1<sup>er</sup> puits pour l'absorption des eaux.....

30 Novembre. Conférence générale, où l'on est convenu que ce travail souterrain était fait de main d'homme..... qu'il s'agissait là d'un véritable aque-

duc..... qu'il conduisait ses eaux vers ou sur le Châtelet même..... A l'endroit ou l'on est arrivé, au 5<sup>e</sup> puits au levant du 1<sup>er</sup>, on présume que les eaux viennent d'un lieu peu éloigné ; car à une certaine distance plus loin, cesse la pente occidentale de cette montagne..... Mais sur ce chapitre de la véritable origine de l'aqueduc, on ne peut encore former que des conjectures, puisque cette partie n'a pas été explorée. On est convenu de conserver les puits entièrement fouillés, au moyen d'une dalle ; et d'indiquer les autres non encore explorés par un piquet de bois de chêne, le tout au dessous du fer de la charrue.

1<sup>er</sup> Décembre. En déblayant le 5<sup>e</sup> puits, des ouvriers se sont glissés dans la galerie, et ont constaté que là même aboutissait un nouvel embranchement de l'aqueduc, se dirigeant vers la Haute-Borne : à 8 m. 22 c., par une fouille faite sur une section de cercle, on a fait sur le sol une reconnaissance qui n'a pas abouti. Dès lors on ne pourrait suivre cet embranchement qu'en suivant l'aqueduc sous terre.

Les travaux en restèrent là pour cette année 1846.

Il a semblé utile et essentiel de substituer aux travaux souterrains les explorations à fleur de sol et d'amont en aval, et de rechercher des orifices de nouveaux puits, en s'alignant sur ceux déjà connus par les fouilles précédentes. Donc, le 23 octobre, on a pratiqué simultanément quatre excavations : la 1<sup>re</sup> à 16 m. 44 c., à l'ouest du puits ouvert le 1<sup>er</sup> en 1845, et les trois autres à 8 m. 22 c. de distance.

Le 24 octobre 1848, on abandonne la 1<sup>re</sup> excavation : à 3 m. de profondeur, remblais de moellons de pierres dure, et moellons de pierres tendre, taillés sur une de leurs faces..... orifice de 1 m. 40 c., qui va en s'é-

largissant..... A la 2<sup>e</sup> excavation, l'orifice du puisard est resserrée par la roche..... A la 3<sup>e</sup> excavation, rien de certain, sinon des terres remuées.....

27 Octobre. A la 4<sup>e</sup> excavation, on rencontre l'orifice d'un nouveau puisard, rebouché par d'assez forts quartiers de roche, et recouverte d'une couche de sable exempte de débris de démolition. Ce ne fut qu'à une profondeur de 1 m. 67 c., d'une fouille opiniâtre à travers ces signes négatifs, qu'on a retrouvé l'ouverture. Dans la 2<sup>e</sup> excavation, à la profondeur de 4 m., on a reconnu qu'on approchait de la galerie souterraine : on creuse encore 1 m. plus bas, et l'on retrouve la galerie qui se dirige à l'ouest, en aval, toujours sur même alignement. Plusieurs personnes s'y introduisent ; l'une d'elles (je crois que ce nouvel Empédocle était M. Pothier) franchit l'étroit défilé qui se présente à 8 m. et s'avance encore de 7 m. plus loin ; mais l'étroitesse du passage, et le peu de distance entre les alluvions et la voûte, l'empêche d'aller plus loin..... La voûte consiste dans une juxtaposition de blocs irréguliers..... Le sol est un lit de vase molle, hérissé de pierres, les unes détachées de la voûte, et les autres provenant de démolitions de pierres tendres et taillées.

28 Octobre. Une 5<sup>e</sup> excavation ouverte la veille a été abandonnée à 80 c. de profondeur, après qu'on eut constaté la présence de terres remuées. Puis on ouvrit simultanément 4 nouvelles fouilles à 8 m. 22 c. de distance l'une de l'autre. Dans le 6<sup>e</sup> orifice, à 13 c. de profondeur, on retrouve un mur de puits parfaitement conservé. A son orifice, il n'avait que 67 c. de diamètre, et 2 m. plus bas, une forme ovale de 1 m. 39 c. de diamètre moyen, et au-dessous, on a ramassé une clef taillée en trèfle, et un couteau

oxidé, ou ferrifié. Dans la 7<sup>e</sup> excavation, à 2 m. de profondeur, on a trouvé des débris de poterie rouge. La 8<sup>e</sup> et la 9<sup>e</sup> excavations ont montré des terres rapportées indiquant la présence des puisards.

30 Novembre. On a abandonné la 8<sup>e</sup> excavation, et on a continué celle de la 9<sup>e</sup>, où l'on a ramassé un morceau de fer dont on n'a pu deviner l'usage, et l'on a commencé trois autres fouilles à 16 m. 44 c. de la 9<sup>e</sup>, au lieu de 8 m. 22 c., et ce pour arriver plus vite vers le but, car il n'y avait plus que 100 francs à dépenser.

31 Novembre. On a continué de creuser dans la 9<sup>e</sup>, jusqu'à 3 m. 60 c. de profondeur, et les 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup>, où l'on a rencontré un mélange de sable, de moellons, de charbon..... Dans la 12<sup>e</sup>, à la profondeur de 1 m. 35, on s'est arrêté sur un banc de roche extrêmement dure.....

3 Décembre. Dans la 9<sup>e</sup> excavation, à 4 m. 30 c., on a reconnu le passage de la galerie souterraine qui se continue indéfiniment à l'occident..... Dans la 11<sup>e</sup> excavation, à 1 m. 90 c, on trouve la roche perforée d'un orifice parfaitement circulaire de 35 c. de diamètre.. : impossible à un homme d'y passer, ni de le vider par en haut ; il faudrait une fouille intérieure pour le dégager. Le même jour, on a encore ouvert une 13<sup>e</sup> et une 14<sup>e</sup> excavation, en les espaçant de 8 m. 22 c.

6 Décembre : 15<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> excavations.....

7 Décembre. Dans la 12<sup>e</sup> excavation, on a ramassé une serpe de forme inusitée, et là même, à 1 m. 90 c., on a trouvé la roche séparée en deux, par un espace plein de remblais, large de 72 c. Le centre de cet espace s'écarte de la ligne tracée par tous les orifices découverts précédemment..... Dans la 13<sup>e</sup> excava-

tion, la roche qui s'est montrée à 1 m. 87 c. du sol est séparée en deux du levant au couchant, comme dans le 12°. Les remblais sont des débris de moellons, de terres rapportées, de charbons, de morceaux de poterie, etc. Les puisards des sources ont cessé.....

*Observation du Rédacteur.*

Il s'agit ici évidemment de l'aqueduc, taillé dans la roche vive en forme de chenal, pour contenir et conduire les eaux à leur destination, cuvette qui va en diminuant de profondeur, et disparaît à fleur du sol précisément au point niveau avec le Châtelet. Cette cuvette est taillée dans la roche vive; on peut la visiter à son aise dès aujourd'hui 15 septembre 1877, sur un parcours de 60 m., tandis que la partie vers l'orient, où se déroule la série des puisards dont mention a été faite jusqu'ici, reste enfouie sous le sol et les décombres.

Il paraîtrait superflu de pousser plus loin l'abrégé des procès-verbaux d'opération à l'endroit où nous sommes, puisque le visiteur peut constater des yeux et toucher des mains l'entrée de ce curieux souterrain..... Sous les puisards, dans la galerie cachée sous terre jusqu'à la cuvette, la pente était de 53 millimètres par mètre. A partir de là, il n'y a plus guère que 6 millimètres de pente. En continuant la fouille, on voit que la cuvette a cessé, et prend son cours artificiel vers le Châtelet sur une maçonnerie extérieure dont on suit les traces à plus de 300 m. plus bas.....

10 Novembre. On a trouvé sous le sol, à une profondeur de 50 c. dans la 18° excavation, une pierre exactement carrée d'une longueur de 80 c., d'une

largeur de 75 c., creusée en forme d'auge, avec la même orientation que la cuvette, et paraissant n'avoir jamais été déplacée. C'était un bassin d'épuration, et en même temps, le signe d'une prise d'eau pour les métairies voisines et le camp, un peu plus bas.

13 Novembre. Réunion des personnes notables, qui ont suivi les fouilles : les résultats de cette réunion sont consignés à la page 30 du 7<sup>e</sup> cahier. On a rétabli les lieux, comme on l'a dit plus haut, avec dalles carrées pour les puits explorés jusqu'au fond, avec piquets de chêne dans les autres non encore fouillés....

Fin des travaux de 1848.

Depuis le 12 mars 1849 jusqu'au 21 du même mois, rétablissement des lieux, comme on les a vus jusqu'en l'année 1877, où j'ai eu l'idée de remettre au jour ces restes curieux d'antiquité, et de faire quelques autres recherches sur la chaussée de l'aqueduc extérieur, et sur son parcours.

P. FÉLIX GELIN,  
Curé de Fontaines.

